

DAS MAGAZIN



Der beste Kuss aller Zeiten

... und wie man
sich dabei
umarmen sollte



WENN ALIENS KOMMEN

**Bitte nicht
lächeln!**

EI EI EIERKUNST

**Da wird der Hund in
der Pfanne verrückt**

TOLL, GUT GEMACHT

**Schadet zu
viel Lob?**



DER DIE WORTE NIEDERLEGT

Atak über den belgischen Künstler Jean Leclercq



Rau, effektiv mit Sprechblase Kolumnist ATAK zeichnet Jean Leclercq in dessen Stil

Vor mir auf dem Tisch türmen sich stapelweise Zeichnungen: Hunderte, ja Tausende Bilder in verschiedenen Größen. Bis auf wenige A4-Blätter handelt es sich um riesengroße Kartonrückseiten, bemalt mit Ausschnitten aus Comic-Heften. Fassungslos stehe ich vor dieser überbordenden Fülle an Originalzeichnungen und weiß nicht, was ich mir zuerst anschauen soll.

Dabei handelt es sich bei alldem hier nur um einen kleinen Teil der Jahresproduktion des belgischen Künstlers Jean Leclercq, 67 Jahre alt. Er blickt auf das immense Konvolut und gibt mir im stolzen Ton eine sich doch recht bescheiden ausnehmende Erklärung: Er zeichne schon seit 55 Jahren.

Jean Leclercq ist einer der Stars im La »S« Grand Atelier, einem inzwischen international renommierten

Arbeitsort für geistig behinderte Künstler in der kleinen Stadt Vielsalm inmitten der Ardennen. Er taucht dort einmal die Woche im Gestus eines aufstrebenden Goldgräbers auf: lautstark, schlenkernder Gang, mit Tüten voller Zeichnungen. Es ist seine Wochenausbeute, angefertigt zu Hause – mit seinem besten Freund Marcel wohnt er bei einer Pflegefamilie in Liège – auf einer einfachen Kommode in seiner Freizeit.

Den Lebensunterhalt verdient er sich durch einfache tägliche Arbeiten in einem kirchlichen Hospital, zum Beispiel mit Holzspalten. Zeichnen kann er nur an Nachmittagen und Wochenenden, aber es macht ihm so viel Spaß, dass er selten vor ein Uhr in der Nacht damit aufhört. Kein Wunder, dass die Betreuer des Ateliers mit dem Archivieren seines fortlaufendes Oeuvres kaum hinterherkommen.

C'EST VRAI QUE Ç'EST D'ICI
OH, LES A FINIS. TU CAPIS
QU'ON POURRAIT ÉCRIRE
À JULES CÉSAR POUR
QU'IL NOUS EN ENVOIE
DES NEUFES?



Obelix Nicht nur Comiclesern vertraut

Zum ersten Mal entdeckte ich Jeans Zeichnungen auf einem fachspezifischen Comicblog. Wenig später besuchte ich die Ausstellung »Knoek Outsider Comics« mit den Künstlern des Ateliers in Brüssel. Gleich der erste Raum war mit seinen rauen Bildern effektiv inszeniert. Augenblicklich war ich von der eigenartigen Poesie der Bildsprache eingenommen. Obwohl er sich für seine Motive bei verschiedenen Comics bedient, handelt es sich nicht einfach um Kopien. Denn der Comic ist für ihn lediglich ein unerschöpflicher Bildfundus – die narrative Dimension des Mediums ist ihm nicht wichtig.

Schon als Kind war Jean fasziniert von der Welt der Comics. Neben den bekannten franco-belgischen Serien wie »Asterix«, »Lucky Luke« und »Suske & Wiske« ist er bis heute vor allem vom Klassiker »Tim & Struppi« begeistert. Er sucht sich die Motive je nach Schwierigkeitsgrad und Geschmack aus. Wenn er sie dann zeichnet, fängt er irgendwo auf dem Blatt an. Er arbeitet mit skurrilen Anschnitten. Weil Bild und Text im



Captain America Wie eine Superheldenmaske

Dabei müssen sie nicht nur die Masse seiner Bilderflut sortieren und scannen, sondern sich auch noch um die vielen Anfragen kümmern, die reinkommen. In den letzten Jahren waren Leclercqs Bilder in verschiedenen internationalen Gruppen- und Einzelstellungen zu sehen. Vor allem in der französischen Comicszene stoßen seine Werke auf begeistertes Interesse.



Spiderman In Aktion

BILDER: JEAN LECLERCQ, LA »S« GRAND ATELIER VIELSALM

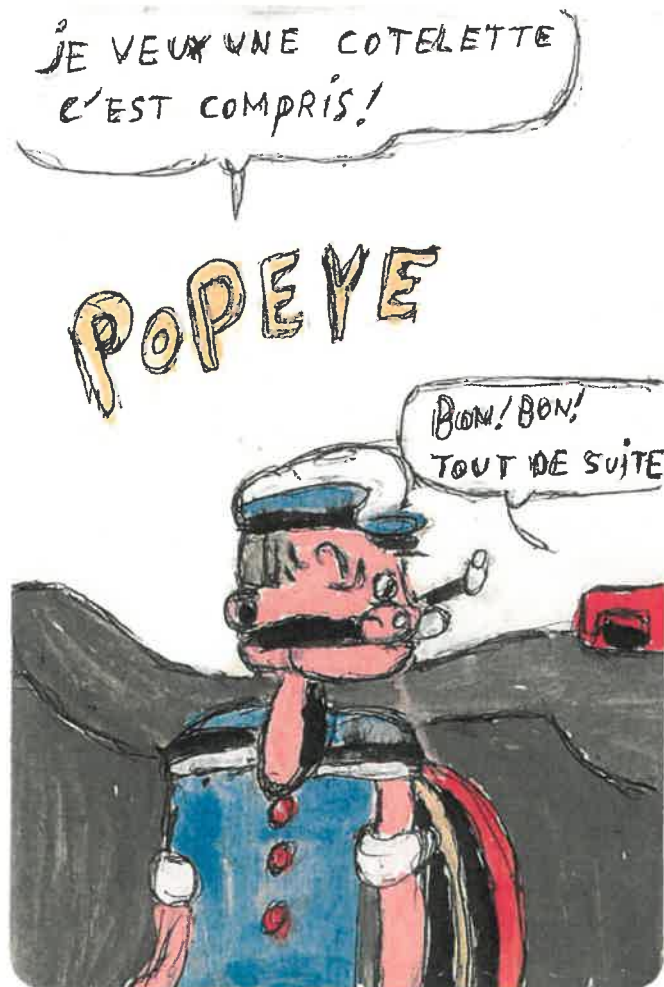
BILDER: JÖRG DOMMEL (AUTORENZEICHNUNG) / ATAK (ILLUSTRATION) / JEAN LECLERCQ, LA »S« GRAND ATELIER VIELSALM

Donald Duck Gut identifizierbar





Bill Ein Cockerspaniel mit Fragen



Popeye Einer der berühmtesten Matrosen

Comic für ihn zusammengehören, setzt er oberhalb noch Sprechblasen – oft zu weit weg von seinen Charakteren, sodass in der Bildkomposition merkwürdige Leerstellen entstehen.

Auch ergibt der Inhalt seiner Sprechblasen oft keinen Sinn. »Ich lese nie«, sagt er. »Ich lege Worte nieder.« Auf detaillierte Hintergründe verzichtet er vollends, ersetzt sie kurzerhand durch ausfüllende



Tim und Struppi In Amerika



Farbflächen. Meist benutzt er dafür billige Guache- und Schulfarben. »Auf keinen Fall die anderen, die teuren!« So sind seine Zeichnungen von sehr kraftvoller, unmittelbarer, origineller Materialität. Kritiker verweisen auf die künstlerische Nähe zu Roy Lichtenstein, auf eine naive Version der Pop Art. Der Künstler Leclercq indes hat keinen Bezug zu kunsttheoretischen Einordnungen. Er zeichnet, weil er das Zeichnen liebt. Wenn es den Leuten gefällt, umso besser.

Wenn er 80 ist, wolle er endlich in den Ruhestand gehen, sagt er. So wie es sich gehöre. ♦

[Exposition] Derrière la porte : Viva Revolucion Grafica !!!

Plus qu'un week-end pour s'immerger dans l'incroyable monde de la création graphique sud-américaine, à la Friche Belle de mai. *Viva Revolución Gráfica !!!* est une étonnante exposition proposée par l'éditeur d'art marseillais Le Dernier Cri. À voir absolument avant dimanche 4 février au soir.

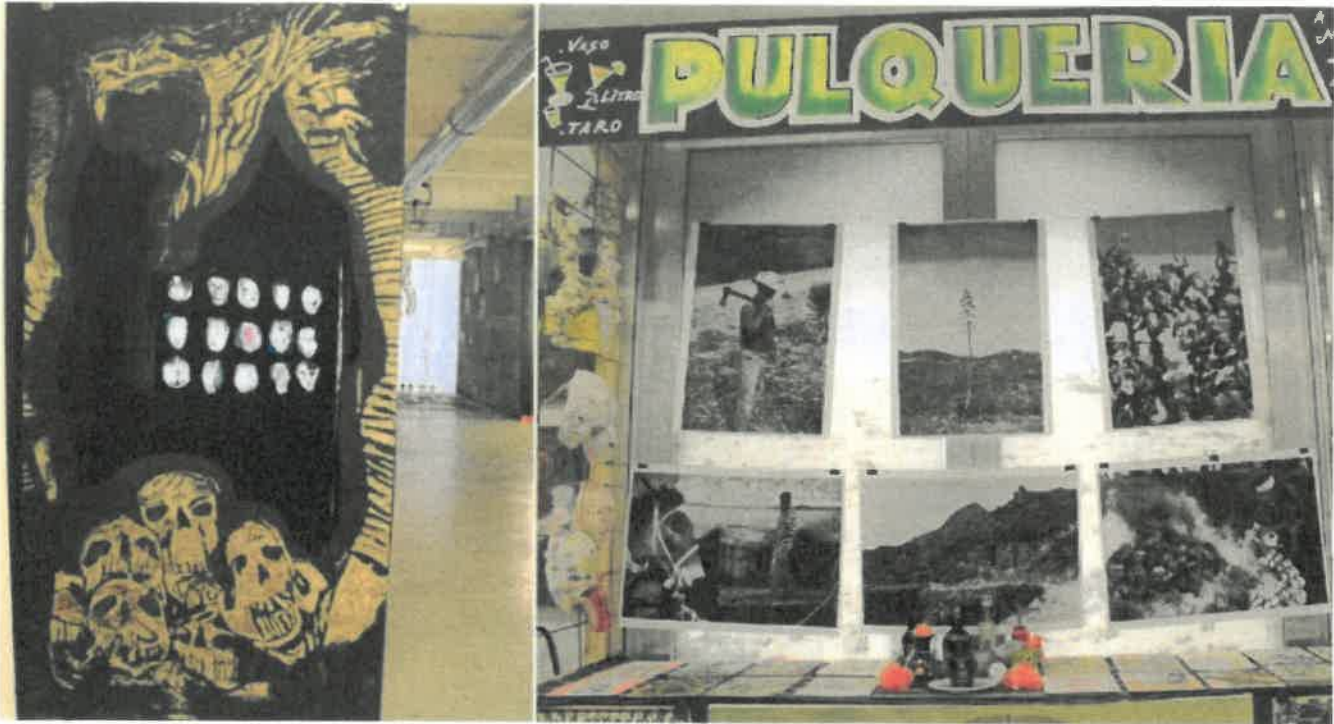
Pousser la porte de la salle d'exposition du 3^e étage de la tour Panorama, après avoir traversé son palier vide, pour seul repère le logo sanguinolent sur le grand mur blanc, c'est comme découvrir pour la première fois le train fantôme à la fête foraine de son enfance. Un autre monde s'ouvre au visiteur, effrayant et fascinant à la fois. Des dizaines et des dizaines de dessins, de peintures, masques, sculptures envahissent tout l'espace. Un foisonnement de productions hétéroclites de toutes tailles, la plupart griffonnées, surchargées, aux couleurs vives ou en noir et blanc, jusqu'à en donner le vertige.

Comme l'explique Patrick Bolino, fondateur du Dernier Cri et commissaire de l'exposition, celle-ci « *se décline en plusieurs volets : la mise en espaces des collections privées de Frédéric Langlais et Laetitia Brochier, mais aussi de Jimmy Pantera, collectionneur et spécialiste de la lucha libre qui est le catch mexicain, les travaux réalisés autour de l'esthétique mexicaine par les artistes de l'association belge La "S" Grand Atelier qui sont "outsiders" ou déficients mentalement, puis des œuvres d'une vingtaine d'artistes sud-américains contemporains et travaux de plusieurs ateliers d'impression et de gravures.* »



Parmi ces derniers, certains viennent de la ville d'Oaxaca et s'en inspirent comme Dr Lakra qui trouve son inspiration aussi bien dans l'art populaire mexicain que dans la culture des gangs ou les icônes de la lutte. Une ville célèbre pour son mezclal mais également pour la richesse de son patrimoine culturel en matière d'impression - sérigraphie, gravure sur bois, lithographie sont omniprésentes dans les rues sous forme d'affiches par exemple, et qui a inspiré la scénographie de l'exposition. Alfonso Barrera Muñoz, également d'Oaxaca, oscille entre la tragédie et l'absurde, entre la nostalgie et la mort, si familière aux Mexicains. Sont également exposées les œuvres de l'espagnol Toño Camuñas, chargées de personnages extravagants, de monstres mythiques et d'images underground, celles figuratives au style neo-baroque d'Oscar Camillo de Las Flores, ou encore les œuvres singulières de Sergio Hernandez, empruntées au codex de l'époque coloniale.

[caption id="attachment_60534" align="aligncenter" width="700"]



Des œuvres très diverses jusqu'aux photographies d'Alfons Alt (©DV)
[/caption]

Quant à l'approche de l'association La "S" Grand Atelier, dans les Ardennes, elle préfère provoquer des rencontres avec l'art contemporain pour ses artistes - une vingtaine présentés ici - plutôt que de les renfermer dans une pratique rassurante. Et ça fonctionne. Difficile de discerner les œuvres des uns édentées celles des autres.

Viva la Revolución Gráfica !!! embarque ainsi le public dans un fabuleux voyage artistique et lui fait côtoyer l'image de la mort, si populaire de l'autre côté de l'océan, le temps d'une visite.

Informations pratiques

- > jusqu'au dimanche 4 février 2018 - de 11h à 19h
- > 41 rue Jobin - Marseille 3e
- > Tarif : 3 €

[Best_Wordpress_Gallery id="111" gal_title="Graphica"]

La ministre Alda Greoli en visite aux Hautes Ardennes

La vice-présidente du Gouvernement Wallon et ministre de l'Action sociale a visité vendredi dernier les services des Hautes Ardennes, véritable institution de l'accompagnement des personnes porteuses d'un handicap. L'occasion de mettre en lumière les deux nouveaux projets de cette ASBL salmienne.

La ministre Alda Greoli est arrivée peu après 9 heures sur le site de l'ancienne caserne Ratz à Rencheux qui héberge les différents services de l'ASBL Hautes Ardennes.

Une visite ministérielle importante et très attendue pour cette institution salmienne qui accueille chaque jour plusieurs centaines de personnes porteuses d'un handicap dans ses différents services. Créée en 1962 pour répondre aux besoins des personnes handicapées dans la région, l'association des Hautes Ardennes est aujourd'hui l'une des institutions les plus importantes et les plus complètes en la matière puisqu'elle compte une entreprise de travail adapté, trois services d'accueil et d'hébergement (Le foyer La Hesse, le Clos des Aubépines et la structure d'activité de jours), une structure artistique et culturelle depuis 2011, un restaurant social et d'inscription avec La Table des Hautes Ardennes.

Quatre structures différentes mais complémentaires qui font aussi des Hautes Ardennes l'un des grands pourvoyeurs d'emplois de la région.

Pour la ministre Alda Greoli, cette halte à Vielsalm était

donc bien plus qu'une visite de courtoisie.

Une institution « modèle »

La ministre, qui vient de débattre une importante enveloppe de subsides pour les projets de l'institution est particulièrement sensible à la cause des Hautes Ardennes et elle n'a pas manqué de le souligner lors de sa visite.

« Non seulement c'est l'un des plus anciens projets de la région, mais c'est surtout une ASBL particulièrement dynamique qui va pouvoir améliorer encore la qualité de son accueil et répondre aux besoins des personnes en situation de handicap, témoigne Alda Greoli. En tant que ministre, c'est la première fois que je visite l'endroit mais je connaissais déjà bien les services, particulièrement la « S » Grand atelier que je trouve formidable parce qu'il accueille à la fois un public permanent mais aussi des artistes de l'extérieur qui viennent partager leur passion. On sait que l'art permet de s'exprimer mais pour les personnes porteuses d'un handicap, ce moyen d'expression est d'autant plus important. Chacun travaille selon ses aptitudes et on y voit de très belles progressions, ce qui améliore encore le mode d'expression. C'est aussi un moyen de répondre aux besoins des familles qui bénéficient

de ces activités d'un moment de répit. » Celle qui est aussi ministre de la Culture à la Fédération Wallonie-Bruxelles a d'ailleurs souligné qu'elle était particulièrement amatrice d'art brut, dont les œuvres sont généralement réalisées par des personnes en situation de handicap.

En plus des services existants, l'ASBL des Hautes Ardennes entamera donc bientôt de nouveaux projets. Parmi ceux-ci, il y a l'appel à projet ERIC, visant à acheter et adapter la MRS Saint-Gengoux à Vielsalm ainsi que le foyer La Hesse. Entre les deux infrastructures, l'association travaille déjà à la création d'un jardin partagé. Une façon originale de renforcer les liens sociaux entre les publics.

L'autre grand projet concerne le « Plan autisme ». Il consiste à créer une nouvelle structure spécifique pour six personnes autistes et ce, en vue d'améliorer la cohabitation entre les différents résidents.

Après une présentation officielle des différents projets, la ministre est allée à la rencontre des services de l'ASBL, de son personnel et de ses bénéficiaires.



Alda Greoli, très intéressée par les œuvres du grand S Atelier.



Dans les coulisses de l'établissement.



Sans titre

2006, techniques mixtes sur papier, 110 x 73 cm.

Éric Derkenne

Bic en tête

Atteint d'une trisomie sévère, le Belge Éric Derkenne (1960-2014) s'adonne au dessin depuis l'enfance. De 1995 à 2011, il fréquente l'association La «S» Grand Atelier, au sein d'un centre de jour à Vielsalm. Jamais sans son Bic, il noircit des feuilles blanches de circonvolutions, jusqu'à saturation. Solitaire, acharné, concentré des heures durant sur ses dessins, il cessera son activité en 2011. Présentées au public en 2015 par le commissaire Gustavo Giacosa, les œuvres d'Éric Derkenne ont intégré de prestigieuses institutions telles que le LaM à Villeneuve-d'Ascq, la Collection de l'art brut à Lausanne, ou encore la collection abcd-art brut, constituée à Montreuil (93) par Bruno Decharme.

**Éric Derkenne est représenté par la galerie Cavin-Morris à New York.
Dessins entre 750 à 4 500 €.**



Trois pépites d'art brut

Il y a l'obsessionnel des super-héros, la mutique déployant une infinité d'univers imaginaires et le grand abstrait, monomane des stylos Bic. Trois artistes singuliers qui nous font totalement craquer.



José Manuel Egea

Comics de répétition

Dès son plus jeune âge, l'Espagnol José Manuel Egea (30 ans) se passionne pour l'univers Marvel. La transformation de l'humain en super-héros indestructible le fascine au point d'être au centre de toutes ses créations, qu'il produit, depuis 2010, au sein d'un atelier pour personnes présentant des déficiences intellectuelles. Quand il ne se prend pas pour Jack Russell (alias Werewolf) ou l'incroyable Hulk, Egea découpe dans des magazines des photos de personnalités qu'il crayonne jusqu'à faire apparaître le monstre qui sommeille en elles. **José Manuel Egea est représenté par Christian Berst, à Paris. Comptez entre 2 000 et 6 000 € pour une photo crayonnée.**

Sans titre

2016, stylo-bille noir sur impression photographique, 30 x 21 cm.

Susan Te Kahurangi King

Les mondes du silence

L'artiste néo-zélandaise Susan Te Kahurangi King (67 ans) est autiste. Mutique à l'âge de 4 ans, elle n'a cessé depuis de s'exprimer par le dessin, malgré une interruption longue entre 1992 et 2008. Son œuvre, vibrante et colorée, pleine de mondes intérieurs, est remarquée par le curator Chris Byrne qui révèle son travail aux États-Unis, puis à Paris en 2013 lors de l'Outsider Art Fair.

Ses dessins font aujourd'hui partie des collections permanentes du MoMA de New York, du Philadelphia Museum of Art et du Wallace Arts Trust d'Auckland.

Susan Te Kahurangi King est représentée par Marlborough Contemporary (Londres-New York). Dessins entre 9 000 et 14 000 €.



Sans titre

2006, techniques mixtes sur papier, 110 x 73 cm.

Éric Derkenne

Bic en tête

Atteint d'une trisomie sévère, le Belge Éric Derkenne (1960-2014) s'adonne au dessin depuis l'enfance. De 1995 à 2011, il fréquente l'association La «S» Grand Atelier, au sein d'un centre de jour à Vielsalm. Jamais sans son Bic, il noircit des feuilles blanches de circonvolutions, jusqu'à saturation. Solitaire, acharné, concentré des heures durant sur ses dessins, il cessera son activité en 2011. Présentées au public en 2015 par le commissaire Gustavo Giacosa, les œuvres d'Éric Derkenne ont intégré de prestigieuses institutions telles que le LaM à Villeneuve-d'Ascq, la Collection de l'art brut à Lausanne, ou encore la collection abcd-art brut, constituée à Montreuil (93) par Bruno Decharme.

Éric Derkenne est représenté par la galerie Cavin-Morris à New York. Dessins entre 750 à 4 500 €.



Sans titre

2008, crayon, marqueur et mine de plomb sur papier, 21 x 29,7 cm.



les « je » et le jeu

par Erwin Dejasse

[Janvier 2018]

Rares sont les œuvres qui ne sont pas le fruit d'un processus collectif. Le recours à des assistants est une pratique courante dans le domaine des arts plastique, la musique n'existe pas sans son exécution par un groupe de musiciens plus ou moins nombreux, alors que le cinéma requiert des intervenants multiples. Plus largement, un créateur est presque toujours en interaction avec des tiers qui à des degrés divers auront un impact sur le résultat final. Pourtant, les réalisations artistiques sont généralement envisagées par le biais de leur fonction auctoriale : ces apports multiples tendent à s'effacer derrière l'expression spécifique d'un auteur, celui qui *in fine* appose sa signature sur le résultat final.

La bande dessinée de grande diffusion, elle, se présente plus que jamais aujourd'hui comme le produit d'une entité bicéphale, exprimée par la double signature du dessinateur et du scénariste. À l'inverse, les éditeurs alternatifs ont, depuis le début des années 1990, réactivé la fonction auctoriale en revendiquant l'inaliénable singularité du créateur. Si les œuvres réalisées en binôme ne sont pas absentes de leur catalogue, la collaboration y prend souvent d'autres formes que la stricte division des tâches entre dessinateur et scénariste. Publiés pour l'essentiel par le Frémok et L'Association, les livres de Dominique Goblet participent pleinement à l'entreprise de questionnement des codes et de recherche de nouveaux possibles qui anime la bande dessinée alternative. Depuis ses tout-débuts, son œuvre n'a pas cessé de se redéfinir ; cette redéfinition se faisant, le cas échéant, par le truchement d'un *alter ego* avec lequel elle partage le processus de création.

Les choix des co-auteurs paraissent à priori surprenants : Guy Marc Hinant – son compagnon, poète, réalisateurs de documentaires et fondateur du label de musique expérimental Sub Rosa –, Nikita Fossoul – sa fille, qui n'avait que six ans lorsqu'a débuté la réalisation de *Chronographie* [1] – ou Dominique Théâte – actif au sein d'un lieu de création destiné aux artistes porteurs d'un handicap mental. Aucune de ces trois personnes n'avait de véritable expérience dans le domaine de la bande dessinée avant que la collaboration ne débute. Quant à Kai Pfeiffer et Stéphane Blanquet – avec lequel elle a entamé un projet demeuré à ce jour inachevé – s'ils sont effectivement connus comme créateurs de bande dessinée, leurs sensibilités et leurs esthétiques respectives semblent bien éloignées de celles de Dominique Goblet. La confrontation avec une poétique résolument différente de la sienne l'oblige *de facto* à « se mettre en danger », à se réinventer bien davantage que si la collaboration impliquait une œuvre similaire en termes de traitements graphiques, de modes de narration ou d'arsenaux thématiques.



C'est le plus souvent l'histoire – entendue comme une succession de péripéties – qui est privilégiée dès lors que la collaboration s'envisage dans une logique de subdivision entre le scénario et le dessin, au risque que ce dernier soit réduit à une fonction quasi utilitaire. Aux antipodes de cette démarche, Kai Pfeiffer affirme à propos de *Plus si entente* [2] : « Cette idée de tout scénariser avant de dessiner est très courante, c'est même comme cela qu'on s'y prend dans la plupart des bandes dessinées classiques. [...] Mais ce serait beaucoup trop ennuyeux pour nous [3] ! » Guy Marc Hinant, qui signe la postface du volume, note de son côté : « Avant même de commencer la partie, c'est la beauté simple du jeu. » Si la signature de Dominique Goblet n'apparaît dans aucun volume de l'Ouvroir de bande dessinée potentielle, ses réalisations partagent avec celui-ci une approche résolument ludique, portée dans certains cas par des contraintes auto-imposées, fixées dès avant la mise en œuvre du projet. Pour *Chronographie*, l'auteure et sa fille se sont dessinées l'une l'autre toutes les deux semaines pendant dix ans. *Plus si entente* reprend ce principe de « ping-pong créatif » mais, cette fois, les deux membres du binôme s'interpellent et se répondent en s'échangeant par courriel des planches, divisées en quatre vignettes identiques, explorant la thématique des rencontres amoureuses sur internet. Il existe une corrélation étroite entre le sujet et le processus de création fondé lui-aussi sur une logique d'échanges réciproques. Aux dires des auteurs, « la plus grande partie de cette histoire s'est écrite au fil de la plume, sans scénario ni projet préalable [4]... » S'ils avouent avoir tout de même dû élaborer en cours de route des « chevilles de scénario » pour assurer une cohérence narrative à l'ensemble, la plupart des personnages et l'essentiel de l'écheveau relationnel qui les relie sont apparus de manière quasi organique ; ils usent de formules telles que « la réponse est venue toute seule » ou « les images créaient le récit [5] ». Déjà, dans le texte qui introduit *Souvenir d'une journée parfaite* [6], Dominique Goblet écrit : « Le reste n'est que concordance et magie » – après avoir évoqué un épisode autobiographique qui a nourri cette bande dessinée en partie écrite avec Guy Marc Hinant. Contrairement aux usages habituels, les créateurs n'apparaissent plus comme des démiurges capables de décider à tout moment des voies qu'empruntera la fiction. La question que semble se poser les co-auteurs n'est plus « Quelle histoire raconter ? » mais « Quel récit pourra émerger à partir de la "matière" de nos échanges ? »



Les portraits à la manière de Léon Spilliaert, James Ensor, Amanda Vähämäki ou Atak laissent deviner les livres que la mère et la fille ont eus entre les mains, voire qu'elles ont feuilletés ensemble. Le choix des techniques révèle d'autres interactions : Nikita Fossoul et Dominique Goblet se sont probablement échangé le crayon ou le pinceau qui a servi pour exécuter deux images en vis-à-vis, peut-être ont-elles réalisé ensemble le mélange des couleurs... En scrutant chaque page, l'œil repère des traces d'adhésif, une déchirure, la texture des différents papiers... L'absence d'histoire invite plus que jamais le lecteur/regardeur à se projeter dans le processus de création en tentant de repérer tout ce qui peut raconter l'histoire de ces dessins. Comme la collaboration avec Kai Pfeiffer l'avait mis en lumière de façon éloquente, l'œuvre traite à nouveau des conditions de sa propre réalisation. Toutefois, le *modus operandi* de *Plus si entente* implique que chacun puisse intervenir sur les dessins de l'autre au point que les deux graphies vont parfois jusqu'à fusionner. Ici, en revanche, chacune conserve jalousement son territoire d'expression. Pourtant, c'est bien dans le frottement produit par la rencontre de deux portraits que *Chronographie* exprime sa pleine singularité. Si l'idée selon laquelle « la véritable magie de la bande dessinée se situe entre les cases » est aujourd'hui largement remise en cause pour décrire les mécanismes à l'œuvre dans le tout-venant de la production [22], elle conserve paradoxalement toute sa pertinence appliquée à cette création totalement atypique.

À la différence des autres œuvres évoquées plus haut, *Chronographie* donne à voir le « matériau brut » directement né des interactions entre les deux partenaires. La contrainte de départ exigeant une séance de dessin toutes les deux semaines, l'œuvre s'est élaborée selon un rythme régulier. *L'Amour dominical* [23], au contraire, s'est construit de façon discontinue. La collaboration directe entre Dominique Goblet et Dominique Théâte [24] étant circonscrite aux périodes de résidence organisées à La « S » Grand Atelier, un laboratoire artistique destiné aux personnes porteuses d'un handicap mental situé dans les Ardennes belges [25]. Comme dans *Plus si entente*, la thématique de l'échange se retrouve dans le contenu fictionnel : les premières planches nées de la rencontre décrivent le combat homérique du célèbre catcheur Hulk Hogan et de la Femme à barbe, avant que les deux adversaires ne constatent qu'ils sont attirés l'un par l'autre et entament une liaison passionnée. Le ring apparaît rétrospectivement comme une métaphore, celle d'un lieu virtuel où les co-auteurs mutualisent la « matière » destinée à nourrir la « matrice générative ».



Dominique Goblet se confronte ici à une poétique radicalement différente de la sienne. Dans les dessins qu'il réalise seul, Dominique Théate se portraiture généralement en *golden boy* affichant tous les marqueurs de la réussite sociale. Ce fantasme de normalité s'accompagne toutefois d'un imaginaire foisonnant mêlant fascination pour le catch, chanteurs vedettes, folklore carnavalesque des Ardennes belges et quête insatiable de l'amour impossible ; autant de thématiques emblématiques qui se répètent de manière obsessionnelle. Ces dessins – qu'il désigne sous le vocable de « shémas » (*sic*) – sont souvent accompagnés de textes envahissants et répétitifs. Par exemple : « *Shéma du véhicule que je désire posséder c.à.d de me l'acheter grâce au revenu espéré d'obtenir grâce à la commercialisation de mes shémas Mon souhait a toujours et demeurera éternellement de devenir dessinateur Voici l'affirmation avec laquelle se termine le texte expliquant mon shéma.* » L'œuvre de Dominique Théate fait un usage abondant de l'autocommentaire. En cela, elle rejoint les bandes dessinées de Dominique Goblet, où la fiction met en jeu les conditions de sa propre élaboration.



L'ORTHOPÉDISTE QUI RÉALISE UN SEUL EN EFFORT EN VIOLENT UN EN ÉCHANGE. MAIS L'ESPOIR NE NÈME À RIEN, HÉLAS. MOGAI NE SE LAISSE SUIVRE EN MANIPULANT AINSI FAUGERANT QU'UNE DUNE PLUS DE FAIT SEULET. FAZ UN DUNE HINNE.



EN DÉCOUVRANT LE COULETTE SICAL DU MINISTRE AÉRIEN HOSAIN EN ENHAIN UN D'OPR. PINGE SONT IDE. À CEUX RÉALISÉ DURANT LES MARCHÉS. L'ORTHOPÉDISTE DE PROTEGE. C'EST LA PENTE DE LA FAUC DE BONT PUIS TOUT DE FORCE QUI COULE. C'EST MARRÉDIA. -TENANT ARRACHÉ DE SES MARCHÉS.

L'Amour dominical intègre aussi le « journal de bord » de Dominique Théâte. Ces centaines de pages tapées à l'ordinateur dépeignent un quotidien ritualisé □ l'auteur fait l'inventaire des vêtements qu'il portera le lendemain et décrit par le menu les activités au sein de l'institution qui l'héberge. Il y évoque des souvenirs d'enfance et d'adolescence tout en revenant régulièrement sur l'accident de moto fatal qui a provoqué son handicap. Le tout s'apparente à une quête mémorielle, comme une tentative pour rassembler les derniers reliefs d'une vie qui n'est plus la sienne. Dans le dernier chapitre, ce matériau brut est intégré tel quel dans les planches : les documents Word imprimés alternent avec des vues de paysages ardennais sans textes réalisées par Dominique Goblet. Ce faisant, elle n'a pas illustré le « journal de bord » mais l'a replacé dans le cadre qui l'a vu naître, tout en y imprimant la marque de sa subjectivité. Si, dans la première partie de l'ouvrage, les apports des deux créateurs étaient fusionnés, chacun retrouve *in fine* son propre territoire d'expression. Entamé sous le registre de la romance burlesque, *L'Amour dominical* se mue en une méditation sur les blessures de l'existence, sur « la création qui s'acharne sur la vie [26] ».

Erwin Dejasse

Notes

- [1] Nikita Fossoul et Dominique Goblet, *Chronographie*, Paris : L'Association, 2010.
- [2] Dominique Goblet et Kai Pfeiffer, *Plus si entente*, Bruxelles / Arles : Frémok/Actes Sud, 2014.
- [3] Annabelle Dupret et Stéphane Beaujean, « Indissociables », *Kaboom*, No.8, février-avril 2015, p. 79.
- [4] *Idem*, p. 76.
- [5] *Idem*, pp. 77-78.
- [6] Dominique Goblet, *Souvenir d'une journée parfaite*, Bruxelles : Fréon, 2001.

[7] Page 151.

[8] *Dictionnaire du Centre national des ressources textuelles et lexicales*. URL : <http://www.cnrtl.fr/definition/matrice>

[9] Dominique Goblet et Kai Pfeiffer, *op. cit.*, p. 141.

[10] Jean Ricardou, *Pour une théorie du nouveau roman*, Paris : Seuil, 1971, p. 32.

[11] Annabelle Dupret et Stéphane Beaujean, *op. cit.*, p. 76.

[12] Goffredo Fofi, *Conversations avec Muñoz et Sampayo*, Bruxelles : Casterman, 2008, p. 119.

[13] Dominique Hérody, « José Muñoz – Carlos Sampayo. Récits croisés », *9e Art*, No.3, janvier 1998, p. 33.

[14] Extrait d'une interview de Philippe de Pierpont et Éric Lambé retranscrit par mes soins. Émission « Radio Grand Papier » sur Radio Campus Bruxelles, 30 novembre 2016. URL : <http://radio.grandpapier.org/Emission-du-30-novembre-2016>

[15] Dominique Goblet, *Faire semblant c'est mentir*, Paris : L'Association, 2007.

[16] Dominique Goblet et Dominique Théâte, *L'Amour dominical*, Bruxelles : Frémok, à paraître en 2018.

[17] Annabelle Dupret et Stéphane Beaujean, *op. cit.*, p. 80.

[18] Voir, à propos de la notion de « strophe », Thierry Groensteen, *Bande dessinée et narration. Système de la bande dessinée 2*, Paris : Presses universitaires de France, 2011, p. 162.

[19] Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Paris : Seuil, 1975.

[20] Jan Baetens, « Littérature et bande dessinée. Enjeux et limites », *Cahiers de narratologie*, No.16, 2009. URL : <http://journals.openedition.org/narratologie/974?lang=it>

[21] Xavier Guilbert, « Dominique Goblet », *du9*, juillet 2011. URL : <http://www.du9.org/entretien/dominique-goblet>

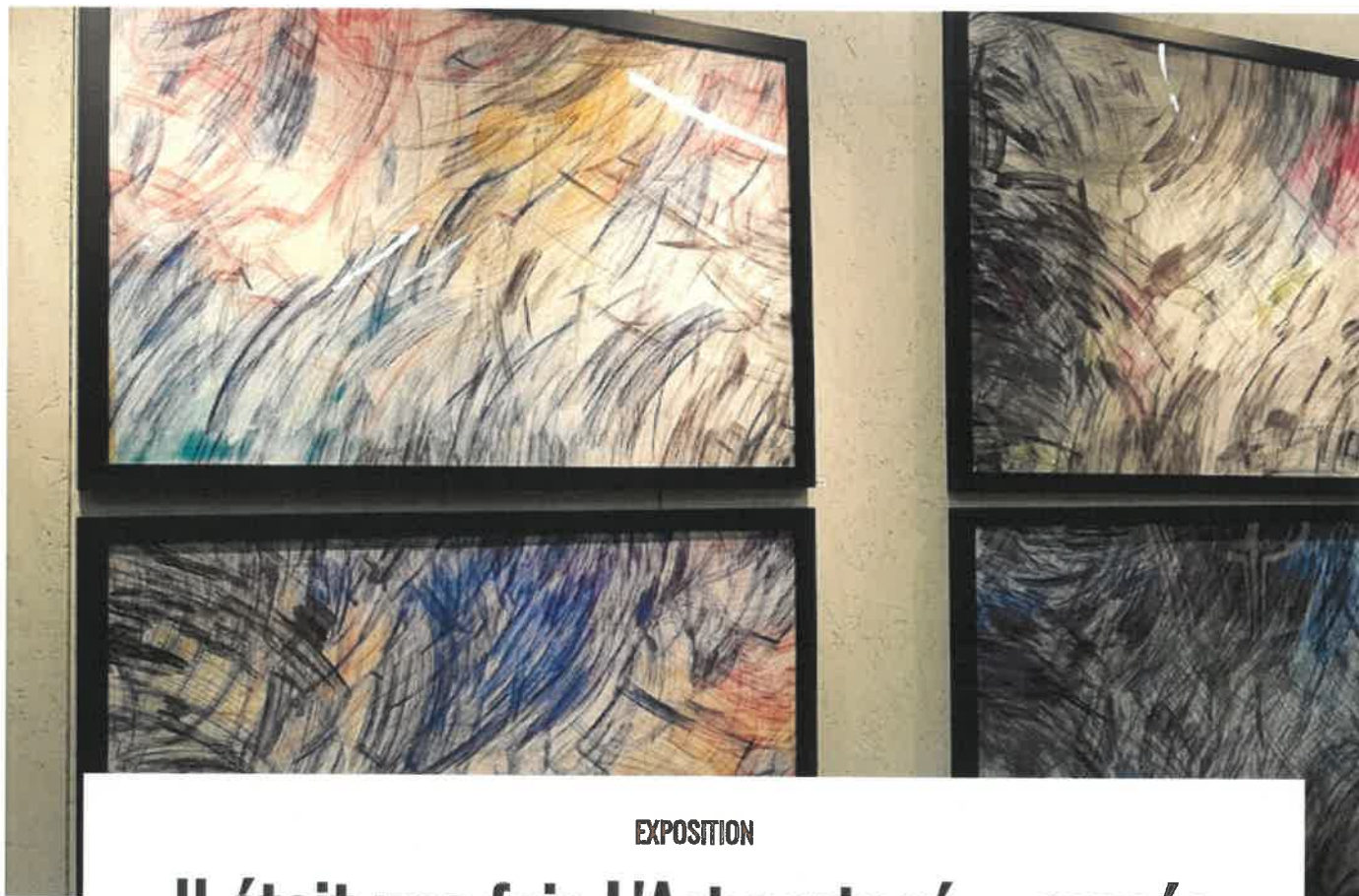
[22] Voir notamment Xavier Guilbert, « Décryptage », *du9*, mai 2009. URL : www.du9.org/humeur/decryptage

[23] Les premières planches sont parues dans l'ouvrage collectif *Match de catch à Vielsalm*, Bruxelles : Frémok, 2010.

[24] La galerie Christian Berst a publié un catalogue dans lequel figurent de nombreuses reproductions d'œuvres de l'artiste : *Dominique Théâte : In the Mood for Love*, Paris : Galerie Christian Berst, 2017.

[25] Le site de La « S » Grand Atelier : <http://lasgrandatelier.be> Voir également l'entretien avec Anne-Françoise Rouche, directrice artistique du centre : Alexandre Balcaen et Carmela Chergui, « Trouver l'équilibre », *Neuvième Art 2.0*, janvier 2010. URL : <http://neuviemeart.citebd.org/spip.php?article40>

[26] Interview de Dominique Goblet : Kurt Snoeckx, « Uppercut de la Bd brute. Knock Outsider Komiks », *Bruzz*, No.1584, 22-28 septembre 2017, p. 14-15.



EXPOSITION

Il était une fois L'Art partagé, « musée éphémère de l'art brut »

Depuis bientôt quinze ans, Jean-Louis Faravel se passionne, à Rives, pour l'art brut et l'art singulier. Au point de proposer une biennale, baptisée L'Art partagé, autour de « l'art des fous » (mais pas que...) dont c'est, jusqu'au dimanche 18 novembre, la septième édition. Nous l'avons visitée.

par PHILIPPE GONNET

MARDI 30 OCTOBRE 2018

1192
LECTURES

On a trop souvent traduit le "Beati pauperes spiritu" des Écritures par "Heureux les simples d'esprit", alors que ces vocatifs et ablatif signifient plutôt "Heureux les pauvres par leur esprit", ou "Heureux ceux qui ont su garder un esprit de pauvres"... Loin de l'herméneutique (cette science de l'interprétation des textes, religieux notamment), le rapport à la création artistique de personnes souffrant de troubles mentaux semble relever du même ordre, obéissant au même type de principe(s). L'art brut serait-il plus proche de l'authenticité ? C'est en tout cas le propos qu'entend



Rives accueille jusqu'au 18 novembre.

Salle François-Mitterrand, 64 artistes de sept nationalités (principalement Néerlandais et Français, mais également Allemands, Belges, Italiens, Portugais et Indonésien) le prouvent à l'envi, à l'aune de quelque 800 œuvres. Si tous ne sont pas en institution, ce charme singulier opère (presque...) à chaque fois.

« Une présence, un passage »

Dans ce que Jean-Louis Faravel, à l'origine de cette biennale, a conçu comme un « *musée éphémère de l'art brut* », quelques signatures crèvent l'écran, dans des registres très divers. Au premier rang desquelles, peut-être, celle de **Lucas Gerbinet**, qui vient dire au stylo bille « *une présence, un passage* » (pour citer le joli texte de l'écrivain isérois Emmanuel Merle), mais aussi un mouvement, une énergie dont les compositions diffractées claquent avec l'évidence d'un manifeste. On pourrait d'ailleurs ne plus être dans l'art brut tant ça fonctionne...

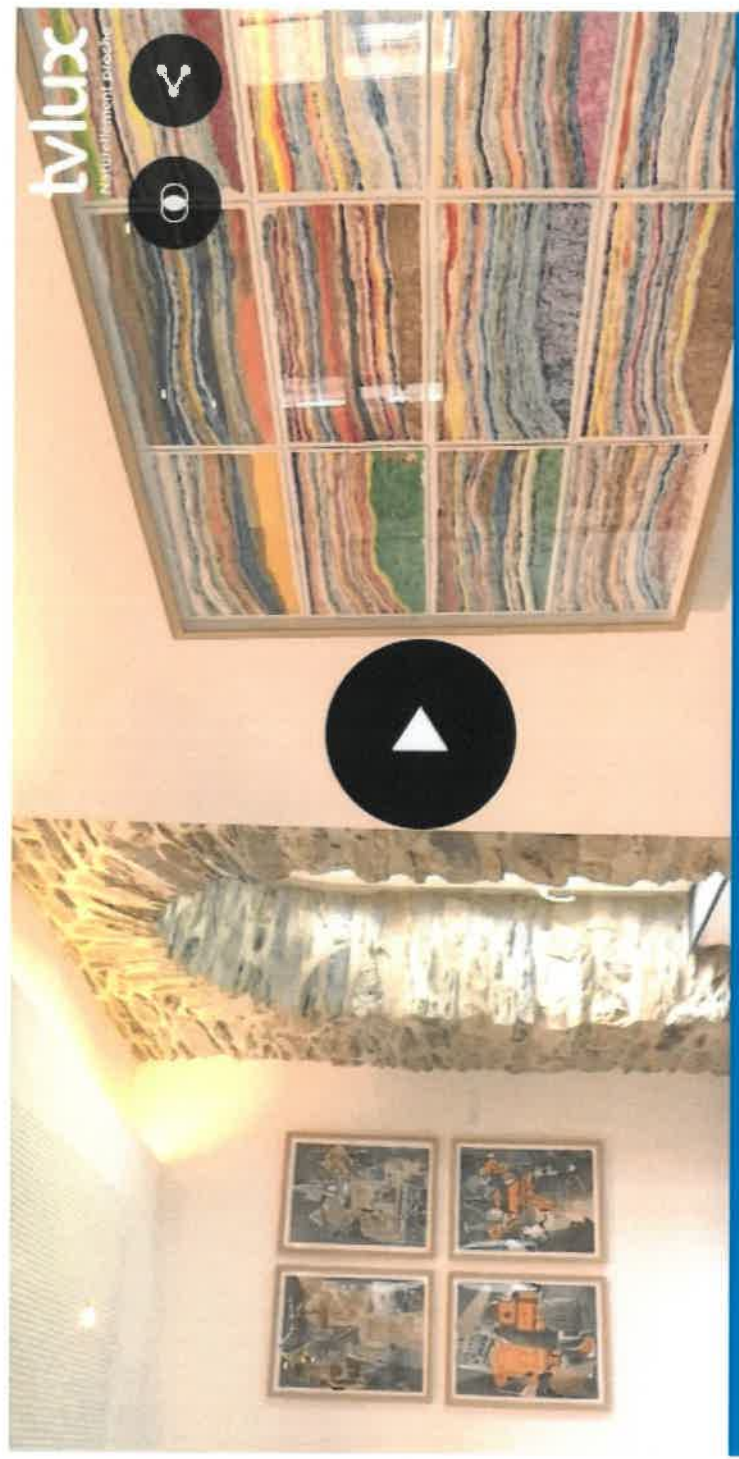
Au chapitre des compositions plus poétiques, on retiendra **Béatrice Elso**, dont les boîtes disent toute la délicatesse de ces univers intérieurs, et **Gilles Manéro**, dont les différentes techniques d'expression semblent toujours sonder l'infinie profondeur des limbes en tout genre. Et pendant que **Virginie Chomette** paraît tisser d'improbables liens entre Gustav Klimt et Annette Messager, qu'**Hubert Duprilot** s'affirme loin du peintre français Jean Rustin, **Daniel Gonçalves** s'emploie à tordre la notion même de symétrie pour en extraire les contradictions, alors que **Markus Meurer** sculpte les rebuts de la technologie jusqu'au crucifix, un peu sur le mode d'un Alan Vega.

Priscille Deborah, **Éric Demelis**, **Nicole Pessin**, **Marie-Jeanne Faravel**, **Luuk Geerts** et **Irène Gérard** viendront enfin compléter cette sélection non exhaustive.

Et si cet ensemble vous semble parfois présenter des allures de capharnaüm, prenez le temps de chiner jusqu'au "cabinet de curiosités". Les fêtes approchent, et il n'est pas interdit de (se) faire plaisir...



Vielsalm : La Grand-Messe de « la S » Grand Atelier



1:03 / 1:03

Publié le jeudi 20 septembre 2018 à 09:29 - Mis à jour le jeudi 20 septembre 2018 à 09:47 - Vielsalm



PUB

FACEBOOK



J'aime cette

76 amis aiment

Tweets de

[TV Lux a](#)
[Valentir](#) @Val_D
 Le magi
 son nou

Vielsalm : La Grand-Messe de « la S » Grand Atelier



PUB

FACEBOOK



TV L
29712

J'aime cette

76 amis aiment



Tweets de

TV Lux a

Valentir
 @Val_D
 Le magi
 son nou

Théâtre du Bois de l'Aune où l'art fera feu de tout bois

Danse, théâtre, marionnettes, cirque... Créations locales et internationales sont au programme d'ici décembre, à réserver dès aujourd'hui et 100 % gratuites

Diversité, gratuité, recherche de qualité, choix d'artistes singuliers plus que choix de tel ou tel spectacle en particulier, art dans le quartier et pas art de quartier... Depuis la renaissance du lieu, c'est le postulat que clameur l'équipe du Théâtre du Bois de l'Aune qui est donc repartie à cette "pêche au ton" pour la saison 2018-2019.

BAL ET PRÉSENTATION DE SAISON CE SAMEDI

Ce samedi 6 octobre, l'ouverture du bal y commencera par un bal au sens propre. Mais pas au pied de la lettre car *Le Bal rouge* sera autant dédié à celui qui se dandine une fois l'an après quelques vertes qu'au pratiquant acharné de salsa, rock et autre tango. Assisté par des complices essayés dans la salle, le danseur-chorégraphe Christian Ubl en sera l'animateur d'un jour en montrant quelques pas de base: "À suivre ou pas pour danser seul, à deux, en ligne, ou en désordre..." Cette soirée de lancement sera aussi l'occasion de parler de la programmation à venir.

SECRETS DE LISBONNE ET AMÉRIQUE DES ADOS

De théâtre les 12 et 13 octobre avec la troupe du Portugais Tiago Rodrigues qui dévoilera dans *Sopro* (le souffle) les secrets de Cristina Vidal, souffleuse historique et mémoire vivante du théâtre national de Lisbonne qui sera pour la première fois actrice sur scène au lieu d'y aider les acteurs et de noter tout ce qui s'y passe, à l'abri dans son trou de souris. Autre théâtre les 9 et 10 novembre avec *L'Amérique*, bouquin sur le voyage initiatique de deux ados que tout oppose, signé Serge Kribus et que Paul Pascol a adapté à la scène avec le duo d'acteurs de choc Edward Decesari-Maurin Ollès.

ELECTROMONSTERS

Des acteurs de chair et d'os à ceux de bois et autres, truffés de processeurs, le 20 novembre on franchira le pas jusqu'à *Mon-*



De haut en bas et de g à dr, quatre événements du début de saison: "Le Bal rouge" piloté par Christian Ubl, un "electromonster" de "Monkeys", les pièces de théâtre "En Chemin" et "Sopro". / PHOTOS DR

keys. Spectacles de marionnettes augmentées de l'Israélien Amit Drori qui fabrique et anime ses "electromonsters".

ATTENTION SOL PUISSANT

Les 29 et 30 novembre, place au très physique, très chorégraphique et très plastique théâtre de Gustavo Giacosa, ex-disciple de Pippo Delbono en Italie, implanté au Patio du Bois de l'Aune avec sa Cie Sic 12. Attention forte gravité... Venu sans conviction à sa découverte dans *Ponts suspendus*, on avait été aspiré par la puissance d'attraction de son théâtre de peu de mots. Après *La Maison* qui a suivi, il poursuit son exploration de la symbolique de l'espace sur une musique live de Fausto Ferraiuolo et Antoine Boulangé, avec les sept actrices et acteurs d'*En Chemin*.

FOOT SANS BALLON

Le proéminent acteur, dramaturge, metteur en scène, scénariste et réalisateur Jean-Michel

Ribes, surfe allègrement du théâtre à la pub en passant par le cinéma. Dans *Sulki et Sulku ont des conversations intelligentes* il invite à se marrer avec ses deux héros pour mieux résister à l'absurdité de la condition humaine. Avec eux on peut donc: "faire un tour au supermarché avec le pape, inventer le football sans ballon ou parler politique" Comme on n'en a jamais parlé...

MAZUCCHINI AVEC LE PEUPLE DU JAS

Dans une maison de retraite pour artistes, équipée d'un théâtre, tout le monde fait croire à Christian Mazzuchini qu'il continue d'être acteur. Le théâtre c'est sa vie, il a besoin d'en faire, de le raconter et comme les gens l'aiment... La maison équipée, c'est bien sûr le Bois de l'Aune et les gens, ce sont ceux du quartier qu'il rencontre depuis longtemps et qu'il a embringué dans le spectacle *Gens d'ici, rêves d'ailleurs*,

programmé du 19 au 21 décembre.

CABARET CALAMITEUX

On ne sait ce que donnera le bal d'ouverture de saison. Mais on sait que du 17 au 19 janvier 2019, dans le *Calamity Cabaret* de la bande d'artistes de cirque de Camille Boitel, il s'agira de: "tout ce qu'il ne faut pas faire au pire moment." Car tout foirer complètement relève bien plus du grand art que tout réussir à moitié...

PENSER À RÉSERVER

Il y a un bon Dieu pour ceux qui se décident à la dernière minute dont on fait partie et donc parfois la chance d'une place restante au Bois de l'Aune. Mais la gratuité favorise l'enthousiasme et la prévoyance. La réservation d'un spectacle étant possible trois mois à l'avance (pas plus) il est donc prudent d'y penser. **Manu GROS**

Infos et réservation: www.boisde-laune.fr



AIX-EN-PROVENCE

Le Cézanne ♦ L. 0 892 68 72 70. A Sta L'Amour est une l 21 h 45. L'Ombre d' 19 h 00 VO. 13 h 30 et 11 h 30. 14 h 30. 17 h 00. **La Prophétie de** 21 h 30. en VO. 10 h 4 16 h 15. 15 h 35 et 20 h 14 h 15 et 17 h. **Les F** famille 13 h 25. 17 année 10 h 30. 14 Shéhérazade 11 son roi 11 h 15. 14

Le Mazarin

0 892 68 72 70. B Donbass en VO en VO. 14 h et 18 h 13 h 30 et 18 h 35. Jonquières Little Strang

Le Renoir

0 892 68 72 70.



"A Bra me va

STACOR
Trabée Turin

L'AGENDA

AIX-EN-PROVENCE

MARSEILLE

dees SORTIES

Prendre un chemin différent avec Gustavo Giacosa au Liberté

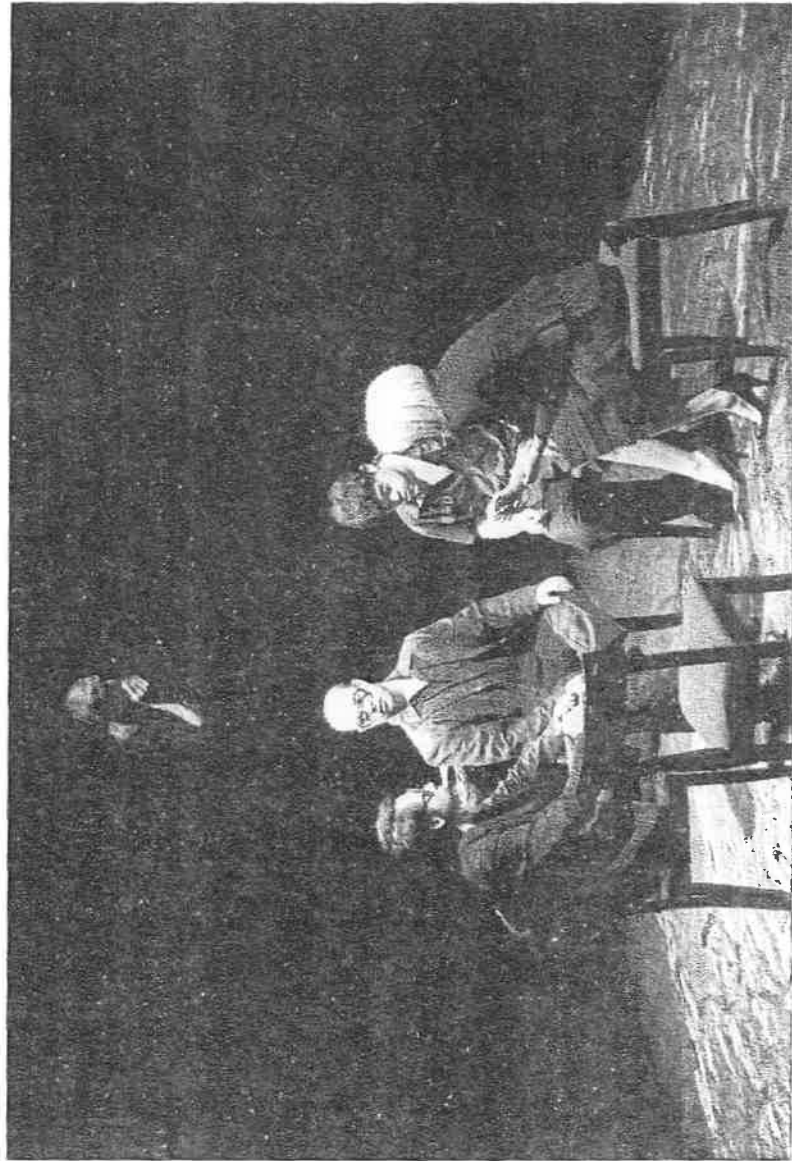
Le Liberté, qui coproduit *En Chemin*, le nouveau spectacle de Gustavo Giacosa, l'a classé dans une catégorie : « *inclassable* ». La générale, mercredi, nous a en effet fait vivre une expérience de théâtre à la fois indescriptible et au plus près de la vérité des êtres. Gustavo Giacosa, artiste italo-argentin, qui a créé il y a quelques années sa compagnie à Aix-en-Provence a donné il y a deux ans *Nannetolic meccanicus saint*, et a été le commissaire d'une exposition sur l'art brut, au Liberté.

« *Le chemin, c'est le lieu de la rencontre, de la quête identitaire* », explique l'acteur et metteur en scène.

Des artistes hors normes

Le chemin, ils l'ont d'abord cherché, puis tracé ensemble, artistes de différents nationalités, de plusieurs horizons, pour certains musiciens, plasticien ou danseuse.

Gustavo Giacosa a travaillé avec des personnes handicapées au sein de la compagnie de Pippo Delbono, figure du théâtre contemporain. « *Je me suis dit : "qui mieux que des artistes*



En chemin, créée hier (ici lors de la générale, mercredi), au Liberté. (Photo Patrick Blanchard)

porteurs de handicap peut amener cette vérité et cette nécessité sur le plateau ? ».

Ils sont deux ans de collaboration, et plusieurs résidences, dont la dernière au Liberté, ont permis à la troupe d'élaborer cette création, qui n'est pas venue d'un texte écrit à l'avance. Une mise en abîme de laquelle ressort une extraordinaire vitalité.

Même si le spectateur ne s'en doute pas, les dialogues ne sont pas plus figés sur scène.

Musique, danse...

Gustavo Giacosa incarne ce personnage « *qui cherche son propre chemin* » et qui reste proche de son univers.

« *La famille, ces intérieurs fermés, c'est mon enfance. J'ai grandi dans la dictature de 1976 à 1983 en Argentine. Mais finalement, je me suis dit qu'il y a des images qui peuvent parler à tout le monde. On est tous dans la recherche de soi-même* ».

Dans un théâtre en musique et danse, aussi joyeux que triste, marqué par des influences latines et latino-américaines, la place de chacun dans la société, la famille, la religion est interrogée, mise à nue.

Un sujet qui dépasse le handicap et nous renvoie à nos propres failles et espoirs d'êtres humains, tout simplement.

VALÉRIE PALA

En chemin, ce soir et demain samedi, à 20h au Liberté. Tarifs de 5 à 24 euros, selon conditions. Covotage possible. www.theatre-liberte.fr

« En chemin » au Liberté : L'émotion partagée

By **TV83.info** - Oct 16, 2018



Compte rendu critique du spectacle du 13 octobre 20 h Salle Fanny Ardant

Conception et mise en scène Gustavo Giacosa

Avec Kostia Botkine, Fausto Ferraiuolo, Gustavo Giacosa, Akira Inumaru, Philippe Marien et Francesca Zaccaria.



Dans ce genre de spectacle qui intègre des comédiens différents ou handicapés, on est toujours sur le fil du rasoir. Entre l'émotion que provoque leur présence parfois dérangement et un certain voyeurisme de condescendance. L'exemple le plus célèbre dans le théâtre contemporain est le Jules César de Shakespeare par **Romeo Castellucci** qui confia à un handicapé, opéré d'une laryngectomie, le discours d'Antoine, plaçant un micro dans la gorge du comédien. La réussite était due à la justification théâtrale de la scène. Avec « En chemin » de Giacosa, dont on a vu la troisième représentation samedi soir, c'est le même cas. L'émotion purement théâtrale était préservée et partagée par la sincérité du propos, par la justification des interventions.

Références symboliques

Tout dans cette soirée était donc placé sous le signe du cérémonial théâtral

partagé. Prenons quelques exemples très réussis : la sobriété de l'introduction, la recherche de l'effet dissimulé, l'alternance séquentielle, sans démagogie ni complaisance, la scène du repas, ou de la danse. Soulignons aussi la qualité de la musique (sur scène et enregistrée) de **Fausto Ferraiolo**, à la fois prenante et discrète. Ainsi le beau moment du lavement des pieds du père, pure allusion à la Marie Madeleine des peintres italiens. Gustavo Giacosa et **Francesca Zaccaria** ont ajouté la touche proprement théâtrale dans cet univers dantesque, sorte de cheminement initiatique et labyrinthique à la redécouverte du père. On pourrait insister à plaisir sur les références symboliques (la violence banalisée, l'indifférence mortifère, l'incommunicabilité pirandellienne, l'ironie et le sarcasme des masques animaliers).

Attachant et inspiré



D'une durée ramassée, à peine un peu plus d'une heure, le spectacle suit une trajectoire émotionnelle bien repérable à travers un déroulement séquentiel habile, souligné par des éclairages efficaces. On sent, bien sûr, de multiples influences chez Giacosa, (l'arte povera ou l'art brut de Jean Dubuffet) mais sa personnalité comme acteur et concepteur est évidente. Moins histrionique et provocante que dans certaines œuvres de **Pippo Delbono**. Plus humaniste que dans les dernières recherches d'**Emma Dante**. A la fois humble et proche, forte et subtile, elle imprime à tout son travail une tenue exemplaire. Une belle ovation finale, à laquelle ce sont mêlés les applaudissements de **Charles Berling**, augure d'un retour prévisible, lors des saisons prochaines à Toulon, de Gustavo Giacosa, cet artiste attachant et inspiré.

Jean François Principiano

Production Compagnie SIC.12 / La « S » Grand Atelier
 Coproduction Le Liberté, scène nationale de Toulon / Théâtre du Bois de l'Aune, Aix-en-Provence / Théâtre Durance, Château-Arnoux-Saint-Auban
 Avec l'aide de La Maison de la Culture Famenne-Ardenne, Marche-en-Famenne
 Avec le concours, en France, du ministère de la Culture/Drac Provence-Alpes-Côte d'Azur, du conseil régional Provence-Alpes-Côte d'Azur, du conseil départemental des Bouches-du-Rhône et de la Ville d'Aix-en Provence et, en Belgique, de la Fédération Wallonie-Bruxelles et de la Province de Luxembourg

